

Chagru se retourna d'un air grondeur.

—Vous voyez bien, dit-il, je regarde.

—Allons, il ne s'agit pas de cela, je suis nommé intendant chez M. Maximus Crépin et vous venez avec moi.

—Comment ? je vais avec vous ?

—Mon Dieu, oui, c'est tout simple. Vous connaissez nos conventions, vous m'appartenez. Ainsi, pas d'objections. Monsieur Crépin consent à vous donner une place sur sa ferme. Vous serez bien logé, bien nourri, et payé par-dessus le marché. Ne faites pas de bêtises, j'ai accepté pour vous.

Le père Chagru ouvrit la bouche pour donner un refus énergique. Mais il se ravisa. Après tout, pensa-t-il, je serai auprès de lui et je le surveillerai, et s'il veut faire quelque vilain coup, malheur à lui !

—J'accepte, dit-il ; tout haut à Gilles, quand partons nous ?

Gilles fut un peu surpris de trouver Chagru si facile, mais il était tellement préoccupé de ses plans qu'il ne fit pas trop attention à ce détail.

Dans huit jours, dit-il trouvez-vous à midi chez moi ; nous partirons ensemble. Au jour et à l'heure indiqués, le père Chagru était à son poste.

Gilles et lui prirent une voiture et se firent conduire chez Maximus.

Le lendemain, ils étaient installés tous les deux, Gilles à Mont-Rouge, Chagru, à la ferme.

Dès son arrivée, Gilles Peyron se fit initier par Céleste au train de la maison. Tous les domestiques furent ensuite appelés, et Maximus leur enjoignit solennellement d'obéir à son intendant, comme à lui-même.

Gilles acheta des livres de comptes, et mit de suite la maison sur le pied d'une banque. Pas un centin n'entraîna ni ne sortait sans qu'il en fût rendu un compte sévère.

Maximus y retrouvait des souvenirs de sa vie active, et en était enchanté.

Pour ce qui est de Céleste, Gilles ne faisait presque rien sans la consulter.

Je ne suis pas venu ici, lui disait-il, pour vous enlever les rênes du gouvernement. Mon seul but est de prendre pour moi la fatigue, le travail matériel. Quant au reste, il est bien entendu que vous con-

servez la direction et que vous gardez tout le contrôle. D'ailleurs, on travaille si bien à deux, quand on s'entend.

Et Gilles accompagnait ces paroles d'un petit regard empreint d'une tendresse respectueuse qui troublait profondément le cœur de la vieille fille.

Elle se défendait ; mais au fond, elle était flattée. Et on peut aller loin, chez certaines âmes, avec une louange bien placée.

Au bout de quelque temps, Maximus était sincèrement persuadé qu'il lui serait impossible de vivre sans son intendant ; et il se prenait à se demander sérieusement comment il avait pu s'en passer jusque là. Il n'avait plus à s'occuper de rien, et sa maison marchait comme par enchantement.

Le soir il faisait sa partie de bésique avec Gilles Peyron ; puis causait de littérature et de religion. Les connaissances n'étaient pas très-étendues sur aucun sujet, mais Gilles savait lui fournir des idées que Maximus s'imaginait facilement avoir trouvées en lui-même.

C'est singulier, disait-il, mon ami, comme je me sens à l'aise avec vous, et comme mes pensées se développent facilement. Je ne m'étais jamais connu cette verve, et, je pourrais presque le dire, cette science.

—C'est bien simple, répondait Peyron ; jusqu'ici, vous n'avez pas été compris. Un esprit, comme le vôtre ne se dégage pas avec tout le monde. Vous avez une largeur d'idées, une étendue de conception qui étonne le vulgaire et l'effraie. On ne vous comprend pas, et on vous fait des objections qui portent à faux. Cela vous irrite, et votre génie blessé se replie sur lui-même. Moi, je vous ai saisi au premier coup d'œil ; je vous ai compris. Vous avez senti cela, et dès lors votre force s'est déployée sans contrainte, vous êtes redevenu vous-même. Voyons, est-ce bien cela ? Et n'ai-je pas touché juste. ?

—Mon ami, vous êtes un homme admirable, et je bénis le ciel qui vous a mis sur mon chemin.

Et cet excellent Maximus pensait véritablement comme il le disait.

*A continuer.*

